



ABONNEMENTS... Trimestre... Six mois... Un an...

REDACTION ET ADMINISTRATION... ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES... Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal...

NOS FEUILLETONS

LA BAILLONNÉE I

Par Pierre DECOURCELLE

Cette œuvre est une des meilleures, une des plus émouvantes de l'auteur des Deux Gosses et de tant d'autres romans célèbres.

La Baillonnée I

sera lue avec passion et obtiendra un grand succès dans nos colonnes.

NOTRE CONCOURS

La fin du Concours. — L'envoi des Solutions. VOIR A LA 3<sup>e</sup> PAGE.

La Journée d'Hier

La situation des Russes en Mandchourie devient de plus en plus mauvaise. Les Japonais marchent sur Moukden, tandis que Kouroupatkine, n'osant affronter la bataille, bat en retraite vers le Nord...

La deuxième étape du Tour de France a été courue entre Lyon et Marseille.

A Toulouse, les garçons de café se sont mis en grève.

A Lille a eu lieu le tirage de la Tombola des Trois Maisons.

Le citoyen Lamendin député du Pas-de-Calais, a été élu conseiller général du Canton-Ouest de Lens par 5,893 voix sur 6,027 votants.

Le Proletariat Japonais

Tandis que la diplomatie européenne, du fond de ses cabinets, suit avec des alternatives de joie et d'anxiété les événements de la guerre russo-japonaise...

chrysanthèmes est plein de bruit, de sonneries de cloches, de réjouissances de maréchaux-pièces, des renforcements des hauts-fourneaux, mesure que s'est accrue l'intensité du développement économique...

« Dans un pays où jadis presque tout le monde était pauvre et personne misérable, la plus grande partie du prolétariat est réduite aujourd'hui à un état de détresse qui...

« Nagasaki, ce sont les femmes qui chargent le charbon sur les navires de commerce ou de guerre. Par longues chaînes elles se passent les petits paniers de houille noire...

« Les traîneurs de pousse-pousse autrefois pouvaient vivre de leur étonnant travail. Aujourd'hui, plus de 50.000 ne savent pas le soir comment ils mangeront le lendemain...

« Dans les quartiers ouvriers, les appartements sont sordides : hommes, femmes, enfants tout est enlaidi comme le plus vil harem. Il n'est pas rare de trouver jusqu'à huit personnes dans des chambres de trois mètres de côté...

« L'exploitation des ouvrières des tissages est particulièrement pénible. Embauchées en vertu de contrats léonins, elles sont ensuite maintenues de force dans l'usine où, si elles viennent à s'enfuir, la police n'hésitera pas à les ramener comme des vagabonds ou des déserteurs...

« Longueur extrême du travail, salaires dérisoires, nourriture exécrable... et ces malheureuses sont souvent violées par les contremaîtres qui, la nuit, s'introduisent dans leurs dortoirs...

les de neige et ainsi exposées en plein air. Deux premières de cet enfer industriel étaient devenues aveugles par suite du manque de nourriture et de mauvaises conditions hygiéniques...

« Quant au travail dans les mines, il est encore plus effroyable. Les mines de Kio-Siou — écrit notre camarade japonais Katsuzana — profondes de deux mille pieds sont tout à fait malsaines et aucune des mesures protectrices de la santé et de l'existence même des ouvriers ne sont prises...

« Une législation protectrice de l'ouvrier existe, c'est vrai. Mais sur le papier seulement. Ces lois sont une pure farce. Autant n'en pas parler...

Cà et Là

RECORD SUR MER Les records de vitesse détenus par les navires allemands empêchaient de dormir les armateurs anglais, qui ont décidé de mettre en chantier des navires dont la vitesse dépassera sensiblement celle des plus rapides transatlantiques connus.

« C'est la Cunard Line qui, à la suite d'un accord avec le gouvernement, fait actuellement construire deux vapeurs, dont la vitesse devra être d'au moins 23 nœuds, alors que le Kaiser Wilhelm, sur lequel voyageait l'introuvable diplomate américain Lormas, détient le record avec 23 nœuds 58.

« Ces nouveaux géants auront des chaudières capables de développer une force de 60.000 à 70.000 chevaux. Les machines et les chaudières coûteront seules, 16.125.000 francs.

« Le gouvernement anglais s'est engagé à payer à la compagnie un subside annuel de 2.750.000 francs, et lui prête une somme égale, en vue de la construction de chacun des deux navires. Les intérêts de ce prêt seront de 2 1/4 % garantis par la flotte de la Cunard Line. En revanche, les navires de celle-ci seront à la disposition du gouvernement, lorsque celui-ci l'exigera.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Au Havre, à 150 mètres environ de l'endroit où doit être creusé le nouveau canal, les scaphandriers ont, trouvé l'épave d'une frégate anglaise, les obus, ses boulets et ses fusils. Et tout à bord, était en ordre, mais les rouages de cordages, quand on a ramené cinq canons en faible dimension, des boulets, dont plusieurs sont creux et reliés deux à deux, par une chaîne; des canons de fusils, dont un était encore chargé de trois balles, et des carabines en chêne en bon état de conservation. Mais on n'a relevé aucune date ni inscription permettant de reconnaître l'origine de ce bateau. On suppose qu'il date du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sait-on ce qu'a rapporté au chauffeur Théry sa victoire dans la course pour l'épreuve Cordou-Bonnet ? Un joli dossier, ma foi ! Et personne ne pourra plus dire : Rien ne sert de courir...

RAPPORT OFFICIEL

Un de nos confrères signale cette jolie phrase qui figure dans un rapport émanant du ministère des colonies : Le Cambodgien constitue comme le plus grand des dangers que l'on puisse lui faire, l'acte de couper la tête à un indigène. (L'Indo-Chine ne paraît heureusement pas ce préjugé.)

CHRONIQUE

Mésaventure d'un Procureur

Ce matin, Paul Duval, substitut du Procureur de la République à Paris, entre d'un air las et ennuyé dans son cabinet au Palais. Il envoie son pardessus mastic promener à gauche avec sa canne, colle rageusement son haut de forme sur le coin d'une table poussiéreuse et va se poster devant la croisée.

« Quelle pitié ! clame soudainement Paul Duval, en frappant du pied, « par un si beau temps, c'est raide de venir s'abriter sur des darders ! »

« Un instant après, l'homme frivole et poétique qui fait place au magistrat sévère que rien ne peut troubler en ses graves élucubrations. Entouré de tas de dossiers épluchés au hasard, des tables, le bureau, la cheminée, le planche rouge, Paul Duval dépeuple un courrier volumineux.

« Soudain : « Ah ! ça, dit-il, encore un farceur ou bien une demande de protection, au moins ! »

« Puis remarquant la lettre qu'il tient à la main : « Gérard de Lavandy ! Connais cela, cependant ! Enfin, lisons :

« Monsieur le Substitut, « Il vous souvient certainement d'un compagnon de chaîne — je veux dire d'un ami de collège — que l'esprit malicieux et frondeur de ses camarades avait surnommé « Bouche d'Or ». Pris d'affection mutuelle, nous nous sommes liés tous deux, et les misères endurées en commun transforment la sympathie en une amitié profonde qui nous permet de supporter les rigueurs mesquines et les mille tracasseries dont est faite la triste vie des internes.

« Aux jours de congé, n'étant-ce pas une joie d'aller nous égarer joyeusement dans les hauts herbages de Val-Fléuri, chez mon oncle Adhémar ?

« Vers l'époque des examens, les caprices de la destinée nous ont séparés : vous avez brillamment débüté dans la magistrature. Quant à moi, monsieur le Substitut et cher camarade, dois-je l'avouer ? — la fortune se montra moins clémente. Tout d'abord, je m'adonnai exclusivement à la sculpture (ma passion favorite, vous vous en souvenez !) et j'eus le bonheur de remporter plusieurs victoires à divers salons.

« Mon nom, en peu de temps, obtint quelque célébrité dans le monde artistique, mais en même temps, ce fut la célébrité du malheur fondit sur moi :

« Par de savantes réformes je voulais rénover la statuaire ; une cabale aussitôt se forma, bientôt devint une ligue formidable qui me réduisit à l'impuissance, après une lutte effroyable pleine de pièges et d'embûches.

« Les maudits sont enfin parvenus à me faire enfermer dans une sorte d'« in-pèce », dans une geôle immonde où je suis gardé à vue comme un traître, où je ne puis m'échapper depuis bientôt trois ans, que dis-je, depuis trois siècles !

« Et cependant je ne suis point fou, comme ils le disent ; je ne suis, mon cher camarade, que le jouet d'une machine infernale, et redonnez à vous, au nom de la Société, de l'Humanité tout entière : Sauvez-moi, arrachez une malheureuse créature à la férocity de ses bourreaux.

« Ecoutez mon cri de détresse ! Doutez-vous plus d'un jeune homme, en vue même de l'état de mes facultés ? N'hésitez pas un instant, accourez me voir, à vous ils n'oseront rien refuser !

« Nous revivrons pendant quelques instants par hasard, de ma sincérité, puis je vous montrerai une curieuse collection de statuettes qu'en mes loisirs forcés je confectionne, hélas ! — Cela nous rappellera les années lointaines où, cachés à l'abri de nos pupilles, je vous apprémiais à modeler la tête effrénée du grand singe rouge, notre vénérable professeur de grammairie.

Tout cordialement vôtre GERARD DE LAVANDY, prisonnier, 74, boulevard des Tilleuls, St-Cloud.

Paul Duval, après la lecture de cette lettre, passe la main sur son front comme pour chasser quelque émotion ; puis, se reculant dans un fauteuil, il reste rêveur.

Certes, il se souvient bien à présent de

« Bouche d'Or », ce grand Gérard, un bon type un vrai camarade, celui-là ! « Quelle aventure, tout de même ! dit-il à voix basse ; c'est à devenir fou ! Pauvre vieux, va ! La lettre est fort sensée, je suis tenté de croire à quelque persécution bien en règle.

« Certes, oui, j'irai le voir, ce bon ami, mais quand ? C'est la grosse question : ah ! ce n'est pas une mince besogne que d'être substitut ! nous sommes vraiment surchargés de travail.

« Si ce métier-là continue longtemps, c'est moi qu'on internera à Saint-Cloud, ou bien ailleurs. Mais alors mon cas sera sérieux...

« Puis après une pause : « Au fait, pourquoi n'irai-je pas ce soir après-midi voir Gérard, éclaircir ce mystère. D'abord, c'est de ma compétence, de mon ministère... ne suis-je pas du parquet ?... »

« Et fébrilement, Paul Duval, le très sympathique substitut du Procureur, saute sur son pardessus mastic, se cache et son chapeau, quitte son cabinet, gagne les couloirs, puis le boulevard avec la mine satisfaite d'un homme qui a su concilier ses desirs et son devoir.

« Les deux hommes se jettent dans les bras l'un de l'autre : « Paul !... » Gérard !... Les deux exclamations se confondent, les mains s'étreignent.

Pendant deux heures, c'est entre les deux amis une aimable causerie, un bavardage animé, des souvenirs de jeunesse qu'émaille les réflexions profondes du prisonnier et les saillies spirituelles et dédagogues du magistrat.

« La fin, Paul Duval se lève et tendant joyeusement la main à son ami : « Mon vieux Gérard, lui dit-il, c'est une affaire entendue ! Je vais m'occuper activement de toi ; je te jure qu'au parquet cela ne traînera pas et je viendrai te chercher avant quarante-huit heures.

« Tu es bien pressé, mon cher, répliqua Gérard arrêtant Paul qui veut gagner la porte, au Palais on t'attendra si l'on veut, mais je t'ai promis de te montrer ma collection de statuettes. Ne veux-tu pas admirer le chef-d'œuvre de patience d'un nouveau Latude ?... »

« Et sans attendre la réponse, il conduit le substitut près d'une longue table où sont alignés, en un superbe défilé de parade, une vingtaine de petits personnages modelés en cire colorée.

« Tu vois là, mon ami, tous les types de la comédie d'antan ; personnages funambulesques et brillants, figures falotes et grotesques. Les reconnais-tu ?

« Voici Tracassé dont l'effroyable rapacité n'est dangereuse que pour les yeux qui le suivent ; ses manières sont celles d'un petit-maitre et pourtant ses pourpoints de buffe, ses calottes et ses chausses imitent la pitié du tailleur, tant ils sont rapiécés et troués en maints endroits.

« Voilà Rodomont qui prétend faire pâlir la gloire de César et d'Alexandre, et se fait prendre pour un fameux trache-montagne, pour un brave à toute épreuve.

« Et pendant plus d'une demi-heure, au milieu d'un flot inintermittent de paroles, avec un enthousiasme toujours croissant, Gérard fait défilé devant son ami sa troupe de théâtre, jusqu'à ce qu'il ait épuisé sa collection grâce à aucun détail et remettant en mémoire les moindres particularités de costumes et de physiognomies que l'exécution — si délicate qu'elle pût être — a laissées dans l'ombre.

« Puis viennent Léandre et Isabelle ; tous deux représentent les premiers mots de l'éternelle et si douce chanson que l'on comprend sous tous les cieux ; ils s'en vont les amoureux, enlacés, se contant mille fadeuses, doucement, sous les bois, au clair de lune.

« Voici Pantalou avec sa calotte démesurée, ses regards libertins cherchant la fortune, tandis que la main garde jalousement au fond de la poche quelque menue monnaie.

« Et ces grandes ombres noires et maigres qui terminent le défilé. — Ce sont d'abord les médecins dont l'unique science consiste à Soudain, s'arrêtant net en son discours, Gérard prend le bras de son ami, puis montrant du doigt un amas de choses grisâtres, lui dit d'un air mystérieux : « Je vais te confier à présent un grand secret ; ne le trahis pas : de ces informes blocs d'argile que recouvrent ces linges mouillés, naîtront bientôt — grâce à mon talent — les traits fins et délicats de Léandre contenant à sa belle quelconque jolité madrigal. — Seulement il me manque un

beau type méridional dont je possède emprunté le masque, mouler les traits, etc... Gérard s'interrompt, quitte son ami, puis s'élançant vers la masse d'argile humectée se détache un bloc énorme que, de toutes forces, il lance vers le substitut qui, frappé violemment sur le plein visage, s'éfondre piteusement sur le plancher...

« Paul Duval a trois dents brisées, la lèvre fendue, le nez tuméfié, le front bossué ; il pousse des cris affreux, appelle au secours, tandis que Gérard, son excellent ami d'enfance, exécute autour de lui une danse sauvage et répète sans cesse : « Le voilà, mon modèle ! ah ! le beau masque ! ma collection est complète ! »

Maurice MEME.

NOS DÉPÊCHES

(Par Services Téléphoniques Spéciaux)

LA GUERRE Russo - Japonaise

Echecs russes en Mandchourie

MARCHE EN AVANT DES JAPONAIS Pétersbourg, 10 juillet. — Le général Sakkaroff adresse à l'état-major général le télégramme suivant, daté du 8 juillet : « Dès le matin du 7 juillet, notre cavalerie s'est retirée lentement des hauteurs de Baostitchai vers Kai-Ping, arrêtant la marche en avant de l'ennemi, qui dirigea six escadrons le long du rivage de la mer, pour tourner notre flanc droit.

« A 2 heures de l'après-midi, trois escadrons ennemis occupèrent Sialadza et y furent quelque temps arrêtés par le feu de notre batterie.

« Vers 5 heures de l'après-midi, trois bataillons d'infanterie japonaise, avec 12 canons, occupèrent les hauteurs de Baostitchai, près du chemin de fer.

« Leurs chaînes d'infanterie apparemment sur les hauteurs, à l'est de la ligne du chemin de fer, jusqu'à Yuilioupiou, au moment où 15 escadrons de cavalerie dirigés sur les lignes des villages de Sialadza, Siao et d'Alkaltza.

« A 2 h. 30 de l'après-midi, une batterie ennemie ouvrit le feu du défilé vers le nord de Yuilioupiou contre notre détachement se tenant aux environs de Khetzliatoum, ce qui le força à se retirer vers Yelzichoum. A 4 heures du matin, 4 compagnies ennemies occupèrent Soumouchoum à 14 kilomètres au sud-est de Kai-Ping et un escadron fut blessé dans la fusillade.

« Simultanément avec cela, un détachement ennemi occupa vers le soir avec 12 compagnies, la mission catholique française de Yauvouankouou, à 7 kilomètres au sud-est de Kai-Ping. Vers le soir, cinq compagnies japonaises ont aussi évacué le village de Louanniaouboouza.

« On a aperçu de vastes bivouacs de l'ennemi sur la pente septentrionale des hauteurs de la rive gauche de la vallée de la rivière Kantakhe.

« Dans la nuit du 7 au 8 juillet, après minuit, l'ennemi, fort de deux compagnies, s'est glissé jusqu'à nos avant-postes sur la rive gauche de la Kantakhe, mais il fut découvert et repoussé par notre fusillade. Vers 4 heures du matin, le 8 juillet, l'ennemi reprit sa marche en avant sur Kai-Ping avec toutes ses forces s'élevant à deux divisions d'infanterie et une brigade à cheval.

« A 8 heures du matin, l'ennemi suspendit sa marche sur les pentes de la rive méridionale de la vallée de la Kantakhe. Nos reconnaissances établirent dans la vallée la présence de une à une et demie division ennemie avec ses forces principales à Khontziapouttza à 12 kilomètres au nord-est de Kanza et avec des avant-gardes avancées vers les défilés de Moudaline et de Tchapanouline et sur les routes de Kanza à Eridanouchou et de Siandiao. On constata aussi la présence de plus de deux divisions japonaises dans les directions de Vantzziapoudtza et du défilé de Daïne.

Dérobade de Kouroupatkine

Pétersbourg, 10 juillet. — Un torrent de troupes japonaises s'avance et l'on craint

FEUILLETON DU 12 JUILLET. — N° 58 Lille et le Nord de 1812 à 1821

L'ASSASSINAT DE LA RUE DES OYERS

DEUXIEME PARTIE

IX Le doigt de Dieu

Le bonhomme était resté la fourchette en l'air, haussant les épaules et ruminant déjà l'application de quelques remèdes salutaires, lorsque sa moitié était revenue du même train, brandissant triomphalement un petit carnet de cuir vert.

« Je savais bien ! dit-elle, je savais bien, mais les hommes, est-ce que ça se rappelle rien ? »

« Et ouvrant le carnet à la première page, elle le mit sous le nez de son cher époux. — Que je lise... Quoi... Tiens ! au fait, ajouta M. Scaparelli, c'est bizarre tout de même : Gennaro-Mellerio-Spezza... Oui, je me souviens maintenant.

« Or, quelques années après la fuite d'Emilia, un ébéniste, appelé à la villa pour y réparer des meubles, avait trouvé ce carnet gisant, perdu, oublié, dans la rainure d'un si-

leur de commode et l'avait remis à qui de droit. Cette commode, à l'usage de M. de Vertel, pendant son séjour à Ponte-Maggiore, n'avait depuis servi à personne.

D'ailleurs, quelques notes insignifiantes dissimulées ça et là sur les feuillets, et des cartes de visite, trouvées dans une des pochettes, prouvaient jusqu'à l'évidence, que le carnet avait été la propriété du jeune homme.

Quant aux noms de Gennaro-Mellerio-Spezza, inscrits sur la première feuille, ils ne pouvaient avoir aucune portée, à cette époque, et c'est à peine si on y avait fait attention.

Mais, il n'en fut plus de même à présent. Passe pour un seul ; le hasard peut amener de ces coïncidences ; mais trois à la fois, et dans le même ordre !

Le hasard leur aurait-il donc ramené, un jour, leur fils sous un nom inconnu ? Ce n'était guère probable, mais c'était possible. Dans tous les cas, M. de Vertel devait connaître ce Gennaro, puisqu'il faisait l'objet d'une mention sur son agenda.

Les Scaparelli savaient bien que, de longue date, Emilia avait quitté son ravisseur ; mais peut-être, en regard à l'enfant né de leur escapade, le père et la mère avaient-ils conservé quelques lointaines relations.

Enfin, de quelque côté qu'on se tournait, on aboutissait toujours à ceci : que si quelqu'un au monde pouvait aider à éclaircir la question, c'était Emilia.

Il y avait, d'ailleurs, une de ces circonstances intimes, décisives, qui ne sortent jamais du souvenir des mères, et sur laquelle, de femme à femme, dans les effusions confidentielles du pardon et de l'oubli, Mme Scaparelli avait hâte de pouvoir interroger celle qui avait été pendant si longtemps sa fille adoptive.

« Voilà pourquoi et comment, Emilia avait été tout à coup rappelée, alors qu'elle se trouvait même plus l'espérance.

« Les préparatifs du départ n'avaient pas été longs à faire.

« Dix jours après, en raison des communications plus fréquentes qu'aujourd'hui, voisait l'agacé, cahoteux, peureux, humide, elle se sentait, devant la « villa », d'un de ces machans paniers de poste dont, à cette époque, on changeait à chaque relais en même temps que de chevaux.

« Mme Scaparelli fut la première à partir au-devant de l'exilé, et, l'enlurant de ses bras, soudain du même coup tout l'aspect de ses caresses, oubliant de s'informer de sa santé, des incidents du voyage, elle lui murmura cette question à l'oreille :

« Réponds-moi, je t'en prie. N'avait pas, de naissance, un signe quelconque part.

« — Si répondit-elle, confuse de l'aspect de l'épaula gauche, un petit bouquet d'oreilles.

« C'était lui, s'écria Mme Scaparelli en se tournant vers son mari, qui arrivait à peine.

« Et, à son tour, il serrait Emilia sur son cœur.

« Notre fils, reprit la châtelaine ravie de vingt ans en moins d'une seconde.

« Tout fut bientôt expliqué, à la grande surprise d'Emilia, qui se rappelait, à l'effet, dans les premiers temps de leur mariage, avoir vu arriver quelques années de France, à l'adresse de Gennaro-Spezza.

« Seulement, pour savoir tout cela qui n'en était pas beaucoup plus avancé !

« Ainsi, tout en cachant par délicatesse, au

peré et à la mère, une partie des turpitudes, dont elle savait que leur fils indigne s'était rendu coupable, Emilia dut bien avouer qu'elle n'en avait plus entendu parler depuis leur séparation à Londres... Et cela datait de fort loin.

« De plus, Ascario, le fruit de leur union, n'avait-il pas aussi disparu ?

« Ni le fils ! Ni le petit-fils !

« Ils furent trois pour pleurer, au lieu d'être deux, voilà tout le changement.

« Toutefois, Emilia était maintenant bien et digne de la famille, l'unique de la famille même, et sur elle allait désormais se réunir toutes les affections.

« Quand je pense à ce qui serait arrivé, si tu avais été réellement notre fille, comme il le croyait ! disait M. Scaparelli, en frémissant.

« Cependant ce voyage de recherches, interdit au grand âge des Scaparelli, Emilia pouvaient l'entreprendre seule.

« C'est ce qu'elle allait faire, quand remuée par tant de secousses successives, par tant d'espérances conçues, puis détruites, Mme Scaparelli était tombée malade... puis était morte.

« Ce à quoi elle s'était empressée d'obéir.

« Ce Complôt

« Rey, nous l'avons dit, rêvant aux honneurs civiques, aux galons de capitaine, n'avait été que très peu charmé du retour de ce garçon terrible, qui s'appelait Ascario, et que par des considérations de sûreté et de prudence, il fallait subir malgré soi.

« Non pas que l'un valait mieux que l'autre ; mais le fondeur était un hypocrite, un escroc ; il tenait à conserver quand même les bénéfices extérieurs de l'honnêteté ; tandis que l'autre, audacieux, violent, sans vergogne aucune, ne faisait pas plus de cas de « qu'en dira-t-on ? » que du vieux docteur de husband, qu'il aimait, enfin, pouvoir jeter aux orbes.

« Ainsi, à part la petite escarmouche avec M. Jules, l'amoureux d'Adèle, il y avait déjà de l'orage, le jour de son arrivée, et ce à propos du domicile qu'il convenait d'assigner à cet hôte dangereux.

« Ascario argua de ce passé.

« J'ai grandi chez vous, disait-il à Rey ; je suis comme de la famille ; pourquoi donc irais-je demeurer ailleurs ?

« Parce que mes filles sont grandes ; tu sais combien la vie est facile et cela pourrait faire jaser.

« Jaser... j'aurais bien vite classé la bon-

LA BAILLONNÉE I du Nouveau Concours de 5.000 Fr. au bas de notre nouveau feuilleton